**Marie-Noëlle RIBAS, *La Querelle de l'expérience.
Aristote, Platon, Isocrate***

Paris, Classiques Garnier (Les Anciens et les Modernes – Etudes de philosophie), 2019

Marion Pollaert

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/philosant/4233>

DOI : 10.4000/philosant.4233

ISSN : 2648-2789

Éditeur

Éditions Vrin

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2021

Pagination : 281-284

ISBN : 978-2-7116-3036-3

ISSN : 1634-4561

Référence électronique

Marion Pollaert, « Marie-Noëlle RIBAS, *La Querelle de l'expérience. Aristote, Platon, Isocrate* », *Philosophie antique* [En ligne], 21 | 2021, mis en ligne le 10 mai 2021, consulté le 05 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/philosant/4233> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/philosant.4233>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

points qui ne se limitent pas aux deux dialogues en question, le *Gorgias* et la *République*, et que l'on peut retrouver dans l'ensemble de la production platonicienne et chez les autres auteurs mentionnés, ce qui peut donner l'impression que la démarche de l'auteur frise la surinterprétation. Néanmoins, l'ouvrage a la capacité de mettre les dialogues de Platon à l'épreuve de l'histoire, ce qui donne à la démarche une grande valeur heuristique. Son mérite consiste également à montrer que la position même de la démocratie, avec sa connexion entre liberté et pouvoir, détermine l'apparition de l'homme tyrannique et la perte totale de liberté.

Pour conclure, cet ouvrage de grande valeur nous offre une interprétation solide et parfois enthousiaste, bien documentée et corroborée par une grande quantité de citations.

Silvio MARINO

Cátedra UNESCO Archaï - Universidade de Brasília

Marie-Noëlle RIBAS, *La Querelle de l'expérience. Aristote, Platon, Isocrate*, Paris, Classiques Garnier, 2019 (Les Anciens et les Modernes – Etudes de philosophie, 37), 430 p., ISBN : 978-2-406-08715-1.

Cet ouvrage, issu d'une thèse de doctorat, se présente comme une étude exhaustive du concept d'expérience chez Platon et Aristote ; M.-N. Ribas oppose la façon dont Platon réduit l'expérience à l'opinion et en limite la portée à une certaine utilité pratique, au rôle central que lui donne Aristote. La figure et les arguments d'Isocrate jouent un rôle circonscrit mais très utile pour mettre en exergue le socle commun rationaliste partagé par Platon et Aristote. Au fil des chapitres, *Expérience et science* (I), *Expérience et technique* (II) et *Expérience et action* (III), se dégage l'originalité du « rationalisme empirique » d'Aristote.

R. montre d'abord comment l'« épistémologie discontinuiste » de Platon définit la science par exclusion de la sensation. L'A. s'appuie principalement sur l'hypothèse de la réminiscence qu'expose le *Ménon* pour expliciter une différence psychologique et épistémique qui se fait ontologique dans le *Timée*. Dès ce chapitre, Platon est confronté à la position d'Aristote : réduisant la sensation à une occasion de se ressouvenir, « la conception de la sensation et de ses objets développée par Platon ne lui permet pas d'envisager la solution aristotélicienne selon laquelle la sensation des choses égales est déjà d'une certaine manière sensation de l'égal » (p. 36). R. insiste avec raison sur l'importance de l'activité de l'âme, et la façon dont c'est bien le raisonnement qui permet de répondre aux contradictions de la sensation. R. opère en conclusion de ce premier chapitre sur l'épistémologie platonicienne un glissement terminologique : la sensation ne saurait être principe du savoir, c'est « l'expérience intellectuelle des principes », l'intellection, qui permet de « rendre raison de notre expérience sensible ».

Chez Aristote, le terme d'ἐμπειρία trouve le sens de connaissance des particuliers, intermédiaire entre la sensation et la connaissance universelle, et permet de mettre en évidence la genèse empirique de la connaissance scientifique. Il est frappant de noter que la perspective de l'ouvrage doit énormément au texte des *Sec. An.* II, 19. R. explicite comment le texte oppose « une hypothèse de type innéiste », absurde selon Aristote, car elle suppose des connaissances mieux fondées que la science elle-même, à l'état latent, et son « hypothèse de type génétique » qui suppose, non ces connaissances mêmes, mais la « puissance » de les acquérir (p. 59). Au terme d'une typologie utile des interprétations de *Sec. An.* II, 19 et de *Met.* A I, l'A. défend que l'expérience appréhende comme particulier le même objet que la technique considère « en vertu de l'espèce ou du type » (p. 63). Elle porte donc sur des faits généraux, quand les interprètes divergent

quant au fait que la technique porte sur des objets particuliers ou généraux : selon R., « l'expérience dégage un premier niveau d'universalité » (p. 67), condition de possibilité de la technique et de la science. La connaissance de l'universel trouve, par induction, son origine mais non son principe dans la sensation.

Après l'examen de la connaissance des principes de la science, R. les distingue des « savoirs dianoétiques » et reprend la lecture des *Sec. An.* pour expliquer ce que recouvre le concept d'induction (ἐπαγωγή), opposé plus tôt à la « conversion » (περιαγωγή) platonicienne. R. explicite la « genèse empirique de la science à partir de la sensation » et la spécificité de l'expérience comme connaissance des particuliers, distincte de la sensation comme de la science ; l'A. opère pour ce faire de nombreuses distinctions (entre connaissance simple et connaissance de l'universel, expérience et connaissance du « pourquoi », entre connaissance κατὰ πάντος et καθόλου) et fait un sort particulier à l'acquisition des principes propres aux sciences particulières qui, ne pouvant faire l'objet d'une démonstration, s'acquièrent notamment par l'expérience. Le rationalisme empirique d'Aristote trouve une expression privilégiée dans une méthode qui « par[t] de notre expérience pour établir ce qui est et rendre compte de sa nécessité naturelle par un raisonnement en conformité avec ce qui est observé » (p. 157). R. restitue la notion d'expérience dans sa complexité : elle ne se réduit pas à l'induction appuyée sur la sensation mais peut, non seulement consister dans une enquête historique, mais aussi dans une reconstruction raisonnée ou une extrapolation des faits.

La critique platonicienne de l'ἐμπειρία, qui pointe son défaut de technicité et son incapacité à rendre raison des causes, se double selon R. d'un défaut d'efficacité pratique, et vise avant tout la sophistique. Le *Phèdre* répond au *Gorgias* en développant ce qu'est la rhétorique véritable : la production technique du vraisemblable suppose la connaissance du vrai. La comparaison avec Isocrate permet de souligner le rôle spécifique que Platon accorde au savoir théorique comme complément nécessaire de l'expérience, qui permet d'appréhender une situation particulière et dont Platon, s'il en limite la valeur intrinsèque, ne nie pas l'utilité. R. propose une lecture efficace des passages les plus triviaux (*Lois* IV sur les deux médecins, *Phil.* 55-59, ou encore *Rep.* X sur le savoir de l'usager) : constamment, Platon subordonne la dimension empirique voire conjecturale qu'une technique met en jeu à la connaissance de la nature de l'objet et des causes. La divergence d'Aristote et Platon sur la question de la technique rejoint leur différend sur la science : l'opposition platonicienne entre expérience et technique véritable est au contraire un rapport génétique chez Aristote, qui par là réhabilite l'utilité de l'expérience en matière de production. R. peut reprendre les acquis de la lecture de *Sec. An.* II 19 et *Met.* A1 et s'appuyer sur la spécificité du jugement d'expérience par rapport à la connaissance scientifique universelle pour montrer son efficacité pratique. R. aborde la question de la technique en insistant particulièrement sur l'efficacité pratique dans la mesure où elle permet précisément de souligner l'avantage d'Aristote sur Platon : Aristote serait mieux à même de reconnaître l'efficacité pratique de l'expérience, même si elle demeure inférieure à la technique. La comparaison entre l'habitude animale et l'expérience humaine, entre hasard et expérience, met en évidence la nécessité de rendre raison d'une rationalité infra-technique et infra-scientifique. Selon R., Platon aurait échoué là où Aristote parvient à dégager ce qu'est l'expérience : une « connaissance universelle du particulier ». L'explicitation d'un « syllogisme technique », dont le terme ultime est le moyen, une certaine forme ou quiddité qui répond à la fin recherchée, permet à nouveau d'expliciter la spécificité de l'expérience, qui, différemment, ne se porte pas à une connaissance universelle de la cause, mais se fonde uniquement sur une appréhension de ce qu'il y a de commun à l'ensemble des cas particuliers.

La dernière partie sur la politique est celle qui exploite le plus le triangle que forment les positions d'Isocrate, Platon et Aristote. Aristote emprunterait une tierce voie en réaffirmant, contre Isocrate, avec Platon, le caractère scientifique de l'action politique, mais en refusant cependant d'identifier la compétence politique à un savoir théorique. R. montre que, chez Platon, « c'est la nature cognitive de la science politique comme science royale qui en fait la valeur pratique » (p. 316) : ce n'est qu'appuyée sur la connaissance du Bien que le politique peut élaborer une action qui n'est pas seulement opportune mais intrinsèquement bonne. L'autre instrument politique de celui qui détient la connaissance des principes réside dans l'opinion vraie qui permettra une vertu de second ordre, celle du plus grand nombre. L'utilité pratique de l'expérience, non nulle chez Platon, prend une importance beaucoup plus grande chez Aristote. L'homme prudent incarne l'originalité de la position aristotélicienne, qualifiée d'« intellectualisme pratique » : quoiqu'appuyé sur une connaissance théorique des principes, l'homme prudent ne saurait agir sans être expérimenté ; la prudence est une vertu intellectuelle et non un savoir pratique. R. rappelle que la connaissance de l'universel entre dans la définition de la prudence, tout en insistant sur le fait que « la synthèse entre la particularité des moyens et la généralité d'une fin » (p. 345) requiert l'expérience propre à appréhender le particulier. Par ailleurs, être expérimenté et cultivé suffit pour participer correctement aux assemblées : selon R., Aristote « réconcilie l'expérience politique que tout un chacun peut acquérir et une approche théorique de la politique et de ses principes ».

R. propose ici une enquête très aboutie, qui fournit un itinéraire complet à travers tous les textes canoniques sur le sujet. Des lectures détaillées conduisent à une véritable interprétation de la position d'Aristote, que sert un sens des formules bien frappées. Dans la mesure où Platon et Isocrate jouent souvent un rôle repoussoir, propre à mieux définir la spécificité de la réponse aristotélicienne, on peut sans doute s'interroger sur la nature du projet porté par R. : donner la forme d'une « querelle » à leur opposition sur le concept d'expérience. En dehors du flottement sémantique occasionnel sur le terme, qui désigne parfois l'expérience sensible ou plutôt la sensation (le parallèle avec l'opposition de Leibniz à Locke sur la question de l'innéisme interroge en fait la possibilité d'une connaissance dont l'origine soit totalement indépendante de l'expérience sensible), plus souvent la compétence pratique acquise par familiarité avec un objet, l'idée de querelle suppose la capacité de deux partis à se répondre, quand A. et P. n'écrivent pas au même moment. Surtout, la lecture des textes platoniciens semble souvent orientée par une anticipation de la perspective aristotélicienne. Ainsi, l'opposition de la routine à la technique véritable est-elle presque uniquement considérée en fonction de la connaissance de la cause et de la nature, alors que le *Gorgias* dégage trois critères essentiels de la technique : la connaissance de la nature de l'objet et la capacité à rendre raison de la cause de la production s'accompagnent du fait de se servir d'un modèle et de viser le bien de l'objet. Or R. n'insiste que sur le premier critère pour se concentrer sur le défaut d'efficacité pratique de l'ἐμπειρία, comme si c'était là la raison principale de la critique et de l'avantage accordé à la technique. En réalité, le passage du *Gorgias* invoqué (516e sq., p. 233) insiste sur l'idée qu'un homme politique qui voit le peuple se retourner contre lui les a rendus plus mauvais et non meilleurs. R. ne fait que mentionner cet aspect, et donne l'impression qu'elle anticipe ce qui fait la spécificité d'Aristote *infra* : sa reconnaissance de la valeur pratique de l'expérience. En saisissant mieux l'articulation du savoir technique à la connaissance du Bien, on comprendrait le rôle positif que Platon accorde parfois à l'ἐμπειρία. Ainsi, la variabilité du statut de certaines techniques comme la médecine ou la stratégie montre que la subordination ou non d'une pratique à la science politique la définit normativement. Toujours, c'est la question du bon usage, par sa connexion au

savoir suprême, qui définit en dernière instance la valeur d'une activité et de l'ἐμπειρία qu'elle mobilise. Soulignons en cela que R. n'a que les défauts de ses qualités : de tels choix font mieux ressortir la cohérence de la pensée aristotélicienne.

Enfin, doté d'une bibliographie, de deux index très complets, l'ouvrage ne fournit pourtant pas d'indication claire sur l'origine des traductions : la plupart sont de R. mais on trouve, à de rares occasions, des traductions qui ne le sont pas, presque au mot près, sans que cela soit signalé (en part. Canto-Sperber pour le *Gorgias*, cf. p. 232, 236). Ces points n'empêchent pas l'ouvrage de se montrer excellent et de proposer un itinéraire très complet à l'intérieur de la question.

Marion POLLAERT
École Normale Supérieure – PSL

ARISTOTE, *Les Réfutations Sophistiques*, introduction, édition du texte grec, traduction et commentaire par Myriam HECQUET, Paris, Vrin, 2019 (Histoire des doctrines de l'antiquité classique, 51), 376 p., ISBN 978-2-7116-2812-4.

Le traité aristotélicien intitulé *Les réfutations sophistiques* (RS), un ouvrage indépendant mais rangé comme dernier livre des *Topiques*, classifie les argumentations trompeuses et discute leur « résolution », c'est-à-dire l'explication de l'erreur qu'elles cachent. Il s'agit d'un travail encore peu étudié en dépit des intéressants aperçus qu'il fournit sur la philosophie du langage et de la logique d'Aristote. Le volume de Myriam Hecquet nous offre une nouvelle édition critique, avec introduction, traduction française et un riche appareil de notes explicatives. L'édition paraît environ soixante ans après celle de W.D. Ross qui a fait autorité jusqu'à maintenant, même si les plus récentes traductions se sont déjà éloignées de son texte en plusieurs lieux (voir en particulier le travail de pionnier de Louis-André Dorion).

Les plus récentes éditions d'œuvres d'Aristote cherchent à collationner les manuscrits anciens que les éditeurs du passé – qui partageaient une attitude fortement sélective – avaient négligé ou ne connaissaient pas. Hecquet ne fait pas exception et, bien qu'elle avoue ne pas avoir essayé d'aboutir à une collation complète des manuscrits, se sert de deux manuscrits (V = BAV, Barb. gr. 87, x^e s. ; et F = BNF, Suppl. gr. 1362, x^e s.) qui n'avaient pas été examinés par les précédents éditeurs et, dans une certaine mesure, des traductions arabes des RS, qu'elle utilise d'après la lecture de Michel Crubellier. Toutefois, puisque les manuscrits A (BAV, Urb. gr. 35, x^e s.) et B (Biblioteca Nazionale Marciana, gr. 201, a. 954), qui forment une même famille, conservent pour l'A. le titre de *codices optimi* qui leur avait été accordé par les précédents éditeurs, elle pense que c'est sur eux qu'il faut avant tout se concentrer. Les manuscrits A et B s'accordent très souvent avec le critère de la *lectio difficilior* et sont eux-mêmes le résultat d'un travail éditorial de niveau remarquable, fruit de la meilleure tradition érudite, tandis que les témoins ultérieurs, V et F, n'apportent pas, d'après Hecquet, beaucoup de lectures utiles à l'établissement du texte. Hecquet s'appuie donc principalement sur A et B, en les lisant avec plus de soin que Ross et ses prédécesseurs ne l'avaient fait. Sans aucun doute cette relecture donne elle-même des fruits intéressants (la liste nous est donnée dans l'introduction), parce que l'on découvre que Ross avait hérité de maintes mauvaises lectures de Bekker, Waitz et Strache.

Les limites, du moins théoriques, de ce nouveau travail sont toutefois faciles à discerner : ce qui manque ici – une collation complète des manuscrits – pourra réserver des surprises, et peut-être un jour mènera à l'établissement d'un *stemma codicum* complet